

LA QUESTION DU DINER



I

Le père Bonnetière.—Mais, ma chère, pourquoi ne demander mon goût? Fais pour le dîner ce qui te plaira; ça me plaira.



II

—Trois fois de rousbeuf cette semaine! Que le diable l'emporte, ton rousbeuf!

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE

I

Je partis.—L'aube était à peu près réveillée;
Ses rideaux de brouillards s'entreouvraient tout à tour,
Et son regard, déjà tombant sur la feuille,
A travers le brouillard se remplissait de jour.

La campagne faisait comme l'aube elle-même;
Et, sortant tout à coup d'un paisible sommeil,
Coquette, elle ceignait déjà son diadème
De perles et de fleurs pour fêter le soleil.

Un tout petit enfant, qui guettait la lumière,
Jasait, tout seul encore et déjà tout joyeux,
Sur le seuil embourbé d'une pauvre chaumière,
Et, les pieds dans la fange, il regardait les cieux.

Un pinson, qui songeait à pouvoir sa couvée,
Voletait, récoltant chènevis et millet;
Un pêcheur qui songeait à la pêche rêvée,
Courait vers le rivage en portant son filet.

Puis, comme pour mieux voir ces choses de la terre,
L'aube avançait toujours vers la plaine et les eaux,
Et quittait tout à fait son lit et son mystère:
Je la vis rejeter loin d'elle ses rideaux.

Aussitôt l'horizon flamboie et devient rouge
Comme un four qui s'allume et s'empourpre en chauffant,
Eclairant à la fois le pêcheur et le bouge,
Et le petit pinson et le petit enfant,

Telle une eau de ruisseau, pas d'autres eaux accrue,
S'amoncelle et déborde et se change en torrent,
La clarté jaillissait.—L'aube était disparue
Pour faire place au jour, disparue en pleurant!

II

Voici le jour.—Déjà tout renaît et s'anime.
Rien ne montre que l'aube, en fuyant, a pleuré,
Et qu'elle est retombée au fond de cet abîme
Où nul regard humain n'a jamais pénétré.

Voici le jour.—Déjà tout court vers l'espérance:
Le papillon, l'insecte et même les troupeaux;
Et les simples de cœur vivant dans l'ignorance,
Et les hommes de paix vivant dans le repos.

Puis la création bruit comme un ruche,
S'agite, parle, prie ou chante tout à tour;
La mère de famille ouvre déjà la huche,
Et s'apprête à pétrir le pain de chaque jour.

L'étable est désertée et le grand pré s'encombre;
La cavale frémit de joie en humant l'air;
Un rayon de soleil glisse, au travers de l'ombre,
Du ciel sous la ramée, aussi vif qu'un éclair.

Salut!—C'est le soleil! le roi de la nature!
Ce roi qui porte au front une auréole d'or!
Dans l'œil une lumière inépuisable et pure!
Dans le cœur la chaleur, plus généreuse encor!

Salut!—C'est le soleil! le roi de cet empire
Que nous nommons l'azur, le ciel, le firmament!
Ce roi des rois vers qui tout astre même aspire,
Et qui règne immuable en son rayonnement!

III

Puis midi vient.—Midi, l'heure de la fortune;
L'heure où le travail chôme et profite à chacun;
Où le labourneur prend l'écuelle en terre brune,
Dans laquelle la soupe exhale son parfum.

Midi!... L'heure où les vieux causent sous les charmilles,
Où les petits enfants dorment sous les buissons;
Où les vieilles s'en vont jaser des jeunes filles;
Où les belles vont voir passer les beaux garçons!

Ils passent, en effet, la faux sur leur épaule;
L'un chante une légende et l'autre des rondeaux;
Celui-ci va porter une branche de saule
Pour son frère, un bambin qu'il porte sur le dos!

Puis tout se tait enfin.—La campagne repose.—
Seul, le chien au chenil veille pour tout garder;
Il guette, sentinelle implacable et morose!
Si je faisais un pas, je l'entendrais gronder.

Mais bientôt tout retourne au travail... A la peine:
La faux fait son service et l'homme son devoir;
Les filles vont porter leur cruche à la fontaine;
Les pères vont mener leurs bœufs à l'abreuvoir.

Les vaches vont venir: la laitière va traire
Leurs pis, trop pleins d'un lait qu'il leur faut épancher;
Et l'âne du moulin, que de loin j'entends braire,
Arrive de la ville et rentre se coucher.

Le soleil disparaît; soudain il se dérobe.
Pour faire place au soir, comme l'aube il s'enfuit.—
La campagne revêt déjà la sombre robe,
Et les voiles épais qu'elle porte la nuit.

IV

Tout s'obscurcit: la femme, et le champ, et la plage.
Le pêcheur, qui revient à l'instant dans le port,
A déjà de la peine à trouver son mouillage;
Sa femme avait déjà des craintes sur son sort.

Le zéphyr devient brise, et la brise est mauvaise,
Quelquefois, quand la nuit tombe sur un écueil.
Que de femmes, chantant le jour de la faiblesse,
S'en retournant la nuit versant des pleurs de deuil!

Mais voilà le pêcheur: son lourd filet ruisselle;
Son panier est si plein qu'il est presque brisé;
Et lui si fatigué, qu'en marchant il chancelle.
Qu'importe!... son beau rêve étant réalisé!

Chacun rentre à la ferme et rejoint la veillée,
Où la résine fume en son chandelier noir;
Puis la voix des enfants repend, émerveillée,
Au refrain qui finit le cantique du soir.

UN HOMME GÉNÉREUX

L'homme pauvre.—Et dire que je n'ai pas d'amis!

Millionnaire.—Mon cher monsieur, vous pouvez en prendre tant que vous en voudrez des miens.

CHAQUE CHOSE A SON BON COTÉ

Madame Fitzletop.—Je suis anxieuse de savoir comment va mon fils au collège.

Professeur.—J'ai de grandes espérances sur lui, madame.

Madame Fitzletop.—Ça me fait plaisir de l'apprendre.

Professeur.—Oui, madame, c'est un phénomène de paresse, je ne crois pas avoir vu son pareil.

Madame Fitzletop.—Comment, monsieur, ne m'avez-vous pas dit que vous fondiez sur lui de grandes espérances?

Professeur.—Sans doute, madame: si jamais il se met à étudier, il est si paresseux qu'il ne pourra pas s'arrêter.

JOVIALITÉ FORCÉE



I

Le père Jost.—Qu'est-ce que je distingue à l'autre bout du champ? Ma vieille qui danse! En trente années de mariage, c'est la première fois que je la vois si gaie.

La mère Marichotte assaillie par les guêpes.—Celui qui a pendu ce sac là ici est une fichue bête. Ohuoi!! Ohuoi!!

II